

## TRÉSORS SUR UNE FRONTIÈRE (\*)

par

Pierre L. MAUBEUGE

---

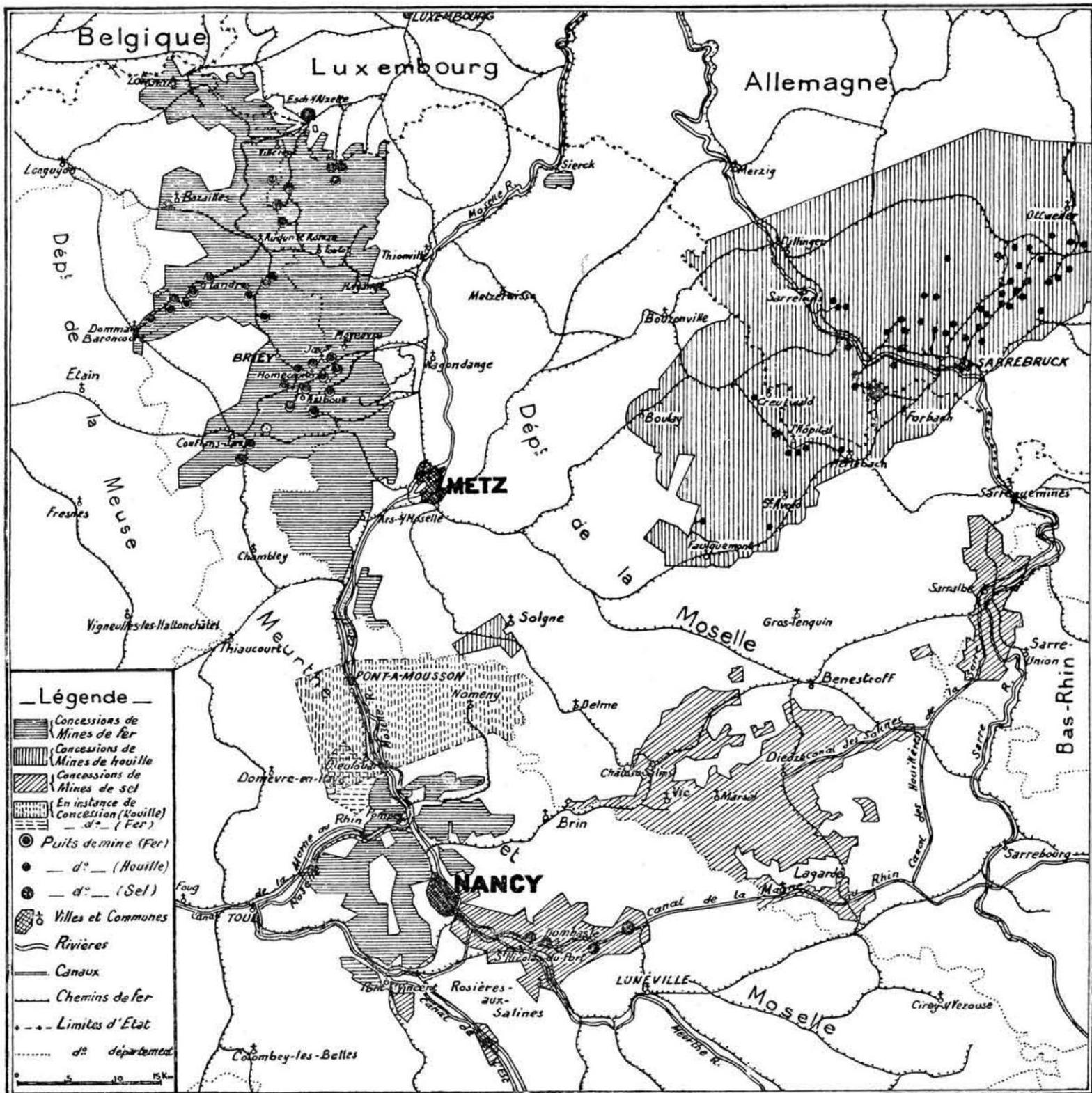
Par une étrange coïncidence, c'est au moment où la Lorraine fête le bicentenaire de son rattachement à la France que cette province subit une des plus graves crises économiques de son histoire. Ses industries monolithiques, peu diversifiées, tournent presque toutes autour de l'élaboration de la fonte et de l'acier. Le gisement de minette oolithique qui était jusqu'à ces toutes dernières années un des plus importants du monde, et le plus exploité, alimentait directement les usines sidérurgiques qui sont nées à son voisinage, sur des gisements d'âge plus récent, épuisés. Certes, une part non négligeable partait à l'exportation, mais surtout vers les usines étrangères périphériques. Le gisement de charbon sarro-lorrain a pris une importance de plus en plus grande pour l'industrie, surtout à cause de la sidérurgie. Maintenant, on sait utiliser les charbons lorrains pour la cokéfaction, donc en sidérurgie. Le gisement houiller lorrain est devenu un des plus importants et un des plus modernes bassins des houillères nationales. Malheureusement, les charbons perdent de leur importance ancienne pour l'industrie, surtout les charbons français, et leur déclin ira en s'accusant ; heureusement, une carbochimie s'est installée sur leurs gisements et la Lorraine est bien placée à ce propos.

Si le sel a perdu une partie considérable de son importance, il a gardé un intérêt fondamental pour les industries des dérivés sodiques.

---

(\*) Une partie de ces pages a donné lieu en novembre et décembre 1949 à une série d'émissions radiophoniques sur les antennes du poste régional de radiodiffusion d'Etat dans le cadre des émissions culturelles que l'auteur a assumées durant plusieurs années. Deux conférences en ont été tirées il y a plusieurs années déjà devant la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle.

Conférence donnée le 8 décembre 1966.



Et si les salines sont en régression ou stagnation, les soudières sont en progression constante.

Le grand problème, crucial, est de savoir ce qui adviendra du bassin ferrifère lorrain ; gardera-t-il un minimum d'intérêt national en continuant à alimenter la seule sidérurgie lorraine ? Son destin semble lié à une organisation nationale draconienne du contexte économique ; des quotients infimes dans le problème peuvent réellement décider irrémédiablement de la survie ou de la mort du bassin lorrain. Une providentielle et minime hausse des frêts maritimes peut soudain faire perdre aux minerais riches d'outre-mers leur caractère hautement compétitif et par simple fluctuation économique infuser une vigueur nouvelle au gisement lorrain.

C'est vers 1850 que la Lorraine, participant au grand mouvement mondial d'industrialisation, a pris son caractère hautement industrialisé, devenant une des plus importantes provinces françaises dans la vie économique du pays. La Lorraine prenait sa nette orientation industrielle en gros un siècle après qu'elle était devenue française.

Toujours en gros un siècle plus tard, la province est devant un nouveau tournant décisif, bien qu'il semble exclu de raser toutes ses usines et concentrations urbaines pré-existantes.

Il n'est donc pas sans intérêt de se pencher sur les vicissitudes historiques des industries extractives lorraines, base de la prospérité passée, fondement du présent.

Si la Lorraine est française depuis deux siècles, elle a longtemps basculé entre l'Est et l'Ouest quel que soit le sentiment de ses populations. Après sa vocation française, elle a subi des vicissitudes historiques qui l'ont plusieurs fois amputée d'une fraction importante de son étendue. On peut penser que seules ont joué des considérations linguistiques, sentimentales, ou le souci de mettre une zone tampon à base stratégique entre deux grandes puissances rivales, ce surtout au profit de l'Allemagne, à partir de 1870. La Sarre jouait le même rôle pour la France au cours de l'histoire moderne et contemporaine.

Or je me propose de démontrer par un exposé historique concernant les trois richesses minérales lorraines : fer, houille, sel, étant miraculeusement réunies côte à côte dans une même région, que l'histoire territoriale de la Lorraine pendant les 18, 19 et 20<sup>e</sup> siècles, est tout entière dominée par l'avancement de nos connaissances à leur propos. Sans cultiver le paradoxe on peut affirmer en effet que c'est le sous-sol lorrain qui a déterminé, pour une part seulement bien entendu, mais la part prépondérante, les limites artificielles séparant deux voisins souvent en conflit.

En effet, au fur et à mesure que les traités appuyés par le résultat des chocs armés nous arrachaient nos richesses minières reconnues, les énergies lorraines y trouvaient un stimulant. Chaque fois, contrairement aux idées admises par les vainqueurs, industriels, ingénieurs des mines et géologues s'activaient à de nouvelles recherches qui ont abouti à étendre non pas indéfiniment, hélas, les limites de ces bassins miniers.

Il nous faut examiner séparément, et parfois revenir ensuite en arrière à ce propos, chacune des trois richesses énumérées : fer, houille, sel.

\*  
\* \*

En ce qui concerne la houille, on sait que déjà en 1459 les Sarrois utilisaient la houille, visible aux affleurements naturels dans le pays. Au 18<sup>e</sup> siècle, une trentaine de petites exploitations produisaient une quarantaine de mille tonnes dans des mines à flanc de coteau.

C'est alors que commence une histoire mouvementée pour les pays sarrois et avoisinants. Les vicissitudes politiques ont eu une influence souvent inattendue sur la marche des progrès réalisés dans l'exploitation et la connaissance du bassin sarro-lorrain.

En 1790, le département de la Moselle englobait dans son étendue la région de Sarrelouis, cédée à Louis XIV par le traité de Ryswick. De ce territoire français, s'élancent en 1793 les armées de la Révolution, qui envahissent la région de Sarrebrück. La République Française met aussitôt en exploitation accrue, et avec des difficultés énormes d'ordre divers, le gisement connu. Insistons bien sur ce fait, on ne connaissait alors que la partie du gisement houiller située aux affleurements.

Les gestion des mines pour et par la France dure jusqu'en 1814.

A la chute de l'Empire, les traités de 1814, vu les circonstances politiques de l'époque, sont assez conciliants pour la France. Ils laissent les cantons de Sarrelouis, Sarrebrück, Saint-Jean, Rehling, à la France. Nous avons donc perdu la moitié du gisement connu, mais les Alliés nous laissaient l'autre moitié, aussi riche et de même valeur industrielle.

Cela dura peu. Les folles aventures de 1815 se terminent par une catastrophe pour la Lorraine. Les traités de 1815 nous arrachent totalement le bassin houiller et ce systématiquement. C'est donc la frontière actuelle qui se trouve tracée.

Notons qu'à ce moment il n'est pas question du bassin salifère lorrain connu seulement par quelques sources salées alimentant un petit

nombre de salines. Il n'est pas question non plus du bassin ferrifère lorrain, lui aussi inconnu, ou plutôt en quelque sorte oublié depuis les Romains. On n'exploite que quelques gisements de « fer fort », à faible profondeur.

Comme à ce moment il n'y a pas de déséquilibre entre les richesses minières françaises et allemandes, partant entre les potentiels industriels, on ne voit pas se manifester d'appétit démesurés. Et on n'entend pas parler de questions de populations, de positions stratégiques « justifiant » des annexions qui n'ont donc pas lieu.

La France meurtrie et la Lorraine ruinée économiquement voient donc le bassin sarrois partir entre les mains de la Prusse et de la Bavière.

Les industries du Nord-Est, alors bien modestes, se trouvent dès lors tributaires de l'étranger en combustible houiller.

Mais dans la répartition du gisement, on s'était basé sur une notion totalement fautive : non continuité en profondeur, des couches de houille.

Devant la pression des faits, les esprits se tournent vers ce problème dès 1816. Ce n'est qu'en 1859 que sera démontrée la réalité de cette extension après des péripéties passionnantes pour les recherches.

De 1816 à 1820, on a réalisé un certain nombre de forages qui aboutissent à l'institution de la concession de Schoeneck, dans la boucle de Forbach, actuelle zone de Stiring et de Petite-Roselle. Disons tout de suite que les initiatives étaient pleines de prudence : les forages étaient installés tout près de la frontière, parfois à quelques mètres afin d'être le plus près possible du gisement connu en Sarre aux affleurements peu éloignés.

On faisait également deux recherches négatives au Nord-Ouest de Boulay et à l'Est (à Teterchen et Creutzwald) toutes deux à l'Ouest de la poche sarroise de Lauterbach.

Partant sur ces données positives de la région de Forbach, on se contente prudemment, de 1821 à 1835, de passer à une action directe sous forme d'une petite exploitation industrielle. Par une malchance incroyable, les travaux sont poussés dans des couches brouillées par suite de failles, cassures de terrains. On dépense beaucoup d'argent, et, finalement, on abandonne les travaux, découragé. Cela est d'autant plus étonnant maintenant, quand on songe qu'il s'agit de la région de Petite-Roselle, actuellement si florissante.

Devant ces résultats, les esprits admettent donc que les théories d'outre-Rhin et d'outre-Sarre sont les bonnes : les limites exploitables du bassin houiller sont hors des frontières françaises.

Cette phase quasi-léthargique dure 12 ans. On fait bien quelques recherches nouvelles ; mais mal conduites et maladroites, elles sont sans résultats. En 1847, des esprits persévérants, avec la belle obstination lorraine, reprennent courage et forent à nouveau le sol.

Cette fois, le succès est proche, venant à la suite de recherches systématiques et non accidentelles. 4 sondages démontrent coup sur coup au nord de Forbach, toujours dans la région de Schoeneck, un magnifique gisement de houille (actuellement région de Petite-Roselle). 4 autres montrent la continuité des couches au sud de Forbach. En 1853, le mouvement d'enthousiasme général pousse à de nouvelles recherches : on explore ainsi la région de Creutzwald, vis-à-vis de celle de Forbach par rapport à la poche sarroise.

28 sondages bien conduits démontrent un magnifique gisement, à l'Est, au Nord-Est et au Sud-Est de Boulay. L'institution des concessions ne chôme pas et, en 1870, 11 concessions jalonnent le nouveau gisement lorrain.

Le nom de l'Ingénieur des Mines Jacquot, féru de géologie, reste attaché à cette découverte du gisement houiller lorrain.

Mais la guerre s'approche et avec le regard avide de Bismarck, le chancelier de fer, les yeux des industriels allemands se tournent vers ces richesses qu'une frontière portée en 1815 un peu plus au sud et à l'Ouest, nous auraient fait échapper. De plus, entre temps, le bassin salifère lorrain a été découvert, et surtout le merveilleux gisement de minerai de fer, substance qui manque tant à l'industrie allemande. Il faut donc maintenant nous reporter chronologiquement en arrière pour nous tourner vers les deux autres substances, le sel et le fer.

\*  
\* \*

On connaissait depuis la plus haute antiquité les sources salées qui existent encore actuellement en Lorraine. Et longtemps les salines les plus importantes de France y ont existé (Vic, Moyenvic, Marsal, Dieuze, Rosières-aux-Salines, etc.). Personne ne songeait à conclure à la présence du sel en roche en profondeur du fait de ses sources. Les théories les plus bizarres régnèrent longtemps quant à ces sources ; on voit des savants réputés affirmer, en accord avec les théories de l'époque, que l'eau de mer s'enfonce dans le sol près du littoral, circule dans des fissures et atteignant la zone du feu central, s'y volatilise,

pour ressortir sous forme de sources, par d'autres crevasses, en des points parfois très éloignés de la mer (\*\*).

Quelques esprits soupçonnent l'existence du gisement lorrain. (En 1299 un Lorrain, Jean Poiret, aurait déjà écrit dans ce sens). Mais il faut attendre 1819 pour qu'un sondage recherchant une sorte de lignite (\*) tombe par hasard sur les bancs de sel gemme. Plusieurs recherches furent poussées dans la région de Vic-sur-Seille, dont une dans Vic même, et rencontrèrent toutes le sel gemme.

L'administration des Mines prit la direction scientifique et technique des recherches, jalonnant une vaste région par cinq sondages dont un placé à Rosières-aux-Salines. Les autres dans l'actuel département de la Moselle. Les travaux commencèrent en 1820. Le résultat fut la démonstration de l'extension d'un gisement salifère s'étendant dans sa partie découverte sur des points distants respectivement de 39 km et de 18 km.

Pendant un certain nombre d'années, du fait de la délicate situation du monopole des sels, l'Etat nationalisa les travaux et concessions, mais les revendit par la suite à des sociétés particulières. Tous les travaux importants d'exploitation se trouvaient dans la région de Vic et Dieuze. De très vastes concessions, peu nombreuses, jalonnaient cette partie du département de la Meurthe, devenue département de la Moselle. L'impression générale était que c'était là la région riche du gisement. La

---

(\*) On sait que ce lignite est situé au dessus du gisement de sel en certains points de la Lorraine ; c'est le niveau des « Grés à Roseaux ».

(\*\*) Ces sources salées étaient une prodigieuse richesse à l'époque, à l'intérieur des terres ; on imagine mal la situation. Seigneurs et diverses autorités cherchèrent constamment à contrôler ces sources et salines. Longtemps il y eut le monopole d'Etat du sel ; et on vit en Lorraine, comme à Dieuze, ou Rosières-aux-Salines, de véritables salines forteresses, enclôtre les sources et installations ; cela nous a valu de fort curieuses et belles pièces d'architecture adaptée. Un cas typique, antique, nous est fourni à Château-Salins, où, au Moyen-Age, une richesse minérale justifie et pose un problème de frontière. Des voyageurs étrangers s'étant par hasard abrités dans un moulin en ruines près du ruisseau de Coutures, remarquèrent une source salée, ou la redécouvrirent. Le Duc de Lorraine, Raoul, rapidement informé, fait main basse sur la source, la met en exploitation et l'inclut dans un château-fort en 1327. Les évêques de Metz, tout aussi avisés, et possédant des terres dans le Saulnois, ne serait-ce que la ville de Vic, convoitant ce trésor, élevèrent le château de Beau Repaire, en amont du ruisseau salé afin de surveiller et défendre l'accès de cette source. Les adversaires se battaient pour une insignifiante venue salée alors qu'ils foulaient un fabuleux gisement salifère inconnu pour quelques siècles encore. Leurs comportements peuvent sembler ridicules et mesquins, hors du contexte social et économique de l'époque. Il risque d'en être de même pour le problème de la minette lorraine convoitée par l'Allemagne à une certaine époque, ou pour le gisement de charbon de Meurthe-et-Moselle dont l'Etat refusait la concession au début du siècle malgré les avis des industriels, intéressés, et de l'Administration des Mines que rencontrait ces derniers tout en défendant l'intérêt général.

localisation et la multiplication des travaux et sondages, au détriment de l'actuel département de Meurthe-et-Moselle, semblait une justification de cette idée. C'est pourtant à Rosières-aux-Salines (\*\*\*) que fut instituée la première concession pour l'exploitation du sel en Lorraine. Et pour liquider cette question, disons qu'en 1870 il y avait quatre autres concessions dans la région de Dombasle-Saint-Nicolas.

Dans la région de Sarralbe, également, depuis une haute antiquité existait une industrie salicole basée sur l'exploitation de sources salées naturelles. C'est en 1829, donc un peu plus tardivement qu'à Vic et Dieuze, que le sel gemme fut découvert dans un sondage à Sarralbe. Il est bon de dire que le sel de cette région occupe des couches plus profondes que celles du gisement de Meurthe-et-Moselle et de Vic et Dieuze.

Depuis 1803, existait à Dieuze une industrie chimique importante et variée pour l'époque. On y fabriquait des dérivés du sel, exploité dans une source salée : acide chlorydrique, chlorure de chaux, acide sulfurique, acide nitrique et sels d'étain. Plus tard, vient se greffer une fabrication de carbonate de soude, par le procédé Le Blanc. C'était même une des usines françaises la plus considérable pour l'époque.

Un peu avant la guerre de 1870, un nouveau procédé de fabrication du carbonate de soude, le procédé Solvay, était découvert. Cette méthode allait révolutionner l'industrie chimique touchant aux sels de soude comme le procédé Gilchrist-Thomas avait révolutionné la sidérurgie.

En 1863, la première usine travaillant sur les brevets Solvay était installée en Belgique près de Charleroi. Mais ce n'est qu'en 1866 que le procédé de fabrication de la soude à l'ammoniac était vraiment mis au point à l'échelle industrielle. Toutefois la Belgique, qui ne possède aucun gisement salifère, était gênée dans le développement de cette industrie ; elle devait importer des quantités croissantes de sel gemme pour ses fabrications.

La guerre de 1870 vient perturber la situation économique de l'Europe.

Les traités de paix de 1871 nous ont ravi les gisements de houille et de fer. Le traité de Francfort ne peut donc aussi que nous arracher le gisement de sel et surtout l'industrie naissante qui fleurit. La proximité

---

(\*\*) On y exploitait depuis des temps reculés une source salée naturelle de faible teneur.

du gisement de Sarralbe du combustible sarrois, rend cette région intéressante aux yeux allemands. L'industrie de Dieuze, les salines, et sur l'industrie du sel et de la soude dans l'Est hantent fort l'esprit des vainqueurs. Ces calculs sont bien servis par le hasard, du fait que la langue allemande domine dans ces régions. Le prétexte sentimental avancé aussi pour l'annexion des deux autres bassins miniers et industriels est mis en vedette. Et le gisement salifère partira pour ses deux tiers, avec l'industrie naissante vers le foyer de la « kultur » moderne.

Fort heureusement, le développement du procédé Solvay qui supprime le procédé Le Blanc, en produisant beaucoup de carbonate de soude à des prix en chute continuellement décroissante nécessite la création de nouvelles usines. On pense au gisement lorrain, dont le sel est d'une assez grande pureté pour les industries chimiques. Et en 1874 au voisinage des quatre concessions de sel gemme restées à la France commence à se monter l'usine Solvay de Dombasle. Les débuts sont modestes avec 160 ouvriers ; il est plaisant de constater que maintenant ce chiffre a été multiplié par plus de 10 ce qui montre le développement magnifique de cette industrie. En 1882, une seconde soudière s'installe à La Madeleine et en 1891 une troisième à Varangéville, celle-ci ne produisant qu'en 1898. Il y a quatre soudières en Lorraine, ramenées ces années dernières à trois par une fusion.

Les salines se multiplient dans le Saulnois de Meurthe-et-Moselle et après 1870, coup sur coup, une quinzaine de concessions y sont instituées, en corrélation avec le développement des usines. L'élargissement des limites connues du gisement va de pair.

Il convient de citer que dans la partie annexée, après 1871, vu l'évolution de l'industrie mondiale, des usines se montent pour traiter les dérivés du sel gemme. Les concessions pullulent. Mais la multiplication de celles-ci ne peut pas être comparée au développement du nombre des concessions en Meurthe-et-Moselle. Car en Allemagne c'est une méthode de se jeter sans explorations approfondies sur les régions renfermant une richesse minière, de la morceler en une infinité de très petites concessions. C'est donc le hasard qui joue en grande partie du fait d'une législation minière mal faite. Ces nombreuses concessions n'ont donc pas eu la même signification quant à la connaissance du gisement, que l'extension des régions concédées en Meurthe-et-Moselle, où l'on avançait sur des données certaines.

Il est donc incontestable, en dernière analyse, que c'est la privation d'une bonne part du gisement salifère lorrain, qui a amené les industriels à mettre en valeur et explorer la partie du gîte située en Meurthe-et-Moselle, ceci sur la pression de l'évolution industrielle européenne. Cette

pression se retrouve évidemment dans la prospection et mise en valeur des divers gisements de matières premières lorraines, car aucun problème, pas même industriel, n'est simple. C'est cette évolution qui confère brusquement à des gisements miniers un intérêt plus ou moins important.

Donc à mi-chemin de la guerre de 1914, l'industrie salicole et chimique lorraine se trouvait en plein essor malgré les calculs des vainqueurs de 1871.

\*

\* \*

Le minerai de fer lorrain a été exploité dans la plus haute antiquité, aux affleurements des couches, en divers points du gisement.

Ainsi, en autres lieux, on a trouvé des bas-foyers, où les gallo-romains traitaient le minerai, à Champigneulle, et des anciennes galeries d'exploitation du minerai à Ludres, des vestiges d'exploitations à Rumlange dans le Grand-Duché, par exemple. Ces travaux datent probablement de l'époque gallo-romaine.

Du 12<sup>e</sup> au 16<sup>e</sup> siècles, on a traité la minette dans les bas-foyers lorrains, avec le bois comme combustible. Mais on utilisait surtout des minerais de fer d'alluvions, d'âge plus récent que la minette et d'origine totalement différente. En effet, la minette phosphoreuse était très difficile à traiter pour nos ancêtres qui n'arrivaient que difficilement à fabriquer du fer avec la fonte phosphoreuse obtenue, et pas l'acier, après des longs procédés de forgeage.

Mais ce n'est qu'en 1834 qu'est accordée la première concession de minerai de fer sur le gisement de la Minette à Hayange-sur-Moselle. C'est en 1844 que LEVALLOIS, ingénieur en chef au corps des mines, soupçonne le bassin de Nancy. En 1848, on y octroie la première concession à Champigneulle. La création des grandes voies de communications contribue à dégager accidentellement les couches de minette à plusieurs reprises à flanc de coteaux.

Peu à peu et lentement, le nombre des concessions s'étend dans le bassin de Nancy et dans celui de l'Orne et la région de Longwy. Mais elles sont établies seulement le long des vallées, aux affleurements des couches, là où celles-ci sont visibles ou facilement découvrables.

Cependant ces concessions sont de médiocre intérêt pour la raison que l'on ne sait toujours pas tirer l'acier de ce minerai phosphoreux. Pour avoir le fer lui-même, on doit fabriquer la fonte, phosphoreuse,

et la traiter dans des opérations compliquées et très coûteuses. Ceci se traduit bien par le fait que le minerai en couches est appelé minette, péjorativement, alors que le minerai d'alluvions, non phosphoreux, est appelé fer fort.

Or, en 1860, on se met à utiliser le coke en métallurgie, et la minette plus facilement traitable, mais de laquelle on ne peut toujours pas tirer l'acier, se valorise un peu.

A la guerre de 1870, 47 concessions existent en Lorraine dont 20 dans le bassin de Nancy et 27 dans celui de Briey-Longw.

A ce moment l'opinion unanime des ingénieurs, géologues et métallurgistes, est que le gisement est très limité ; ne s'étendant pas sous les plateaux de Haye et le Pays-Haut. Il n'y avait absolument aucun argument scientifique soutenant cette façon de voir. Néanmoins elle était admise comme un dogme. Et pourtant l'examen des données géologiques connues à l'époque suffisait à démontrer l'invraisemblance de cette théorie.

Aussi, au traité de Francfort, BISMARCK, qui s'était adjoint la science d'un expert géologue, l'Ingénieur des Mines allemand HAUCHECORNE, guide-t-il sa conduite sur cette opinion erronée. Cette erreur formidable par ses conséquences allait sauver la métallurgie lorraine de l'époque, et permettre son miraculeux développement postérieur à 1870.

Les conseils de HAUCHECORNE, éclairé sur ce point, incitèrent BISMARCK à ne pas abandonner la région d'Aumetz qu'il croyait dépourvue de valeur minière. L'Allemagne s'assurait autant le gisement de minette que les amas irréguliers de « fer fort » superficiel du plateau du Pays-Haut (sauf ceux à l'Ouest de Longwy : St-Pancré, etc.) et les célèbres minières de Florange près de Thionville.

A la signature du traité, 13 des 27 concessions devenaient allemandes, et les plus belles, dont le magnifique domaine minier de Wendel.

Malheureusement, l'incroyable attitude d'esprit de THIERS n'était pas pour rien dans ce résultat.

Le grand homme politique déclarait sans sourciller que la centralisation de la sidérurgie française était anormale, ne pouvant se perpétuer et que sa prospérité avait été très exagérée. Cette prospérité était qualifiée par THIERS d'une « pure illusion qui ne durera pas éternellement ». Les Allemands ayant voulu leur part du gâteau, on la leur avait cédée facilement disait de l'homme d'Etat français. Et le mauvais prophète ajoutait, — ce en quoi, hélas, il se trompait encore, — qu'il y avait du fer partout en France, « aussi bon qu'en Suède ». C'est une simple

heureuse boutade entre plénipotentiaires et non un calcul économique des Français, qui nous laissait Villerupt, localité englobée par le premier tracé allemand.

Le bassin de Nancy nous restait avec la bande étroite des affleurements allant de Villerupt à Longwy.

En 1878, survient une découverte métallurgique révolutionnaire. Le procédé Thomas et Gilchrist avec l'emploi du convertisseur Bessmer, permet d'utiliser directement et rapidement la fonte phosphoreuse pour en faire de l'acier. Le procédé est si rapide qu'on peut traiter 15 tonnes de métal en 20 minutes.

Le gisement lorrain qui nous a été arraché voit donc sa valeur croître astronomiquement : on a en effet des masses énormes de minerai exploitable dans des conditions très avantageuses et tout près des usines.

Devant cette évolution de la sidérurgie, les maîtres de forges lorrains cherchent donc désespérément si, à quelque distance des affleurements, malgré les dogmes, les couches de minerai ne se prolongent pas. En 1882-83, quatre sondages sont poussés sur le plateau de Briey, allant jusqu'à 200 mètres de profondeur. Mais ils sont si mal conduits que l'on s'arrête sur le toit du gisement à l'une des recherches, les 3 autres traversant en partie le minerai sans le remarquer. C'est le renouvellement du prétendu insuccès des recherches de houille de la région sarro-lorraine.

Ces résultats apparemment négatifs sont donc pour tout le monde la confirmaiton éclatante de la théorie des affleurements.

Mais la même année, des esprits obtinés et persévérants décident de se lancer dans de nouvelles recherches qui vont durer de 1883 à 1886. Dès les premiers sondages on découvre le minerai : le riche bassin minier de la vallée de l'Orne est mis en évidence. Le précieux minerai est reconnu sur plus de 20.000 hectares. Et, fait capital pour la sidérurgie lorraine, le minerai découvert est calcaire alors que les gîtes enlevés par les Allemands sont formés surtout de minette silicieuse.

Dès lors le désastre du traité de Francfort est réparé en partie en ce qui concerne l'industrie lorraine.

La théorie des affleurements étant manifestement infirmée par ces résultats, on revient sans crainte sur les régions si mal prospectées en 1882-83 ; et effectivement, de 1883 à 1898, on démontre coup sur coup la minéralisation des couches du gîte dans une région allant de Mancieulles à Tucquegnieux et Landres. A ce moment, le bassin de Briey est découvert dans ses grandes lignes. Un merveilleux champ minier, plus riche que la partie arrachée par l'Allemagne est donné à la France.

Un chiffre éclaire ce fait : en 1871, 13 concessions seulement restaient dans la région, on l'a vu ; en 1914, 49 concessions s'y étaient ajoutées, soit un total de 62. Ces concessions étaient toutes de grande superficie et parfois à couches nombreuses superposées.

Il est donc incontestable que c'est la privation des richesses connues qui a poussé l'industrie lorraine à découvrir rapidement ce gisement, qui a été un des plus beaux du monde, aidée il est vrai par sa valorisation industrielle. Cette valorisation était due, on l'a vu, à la découverte du procédé Thomas qui permettait de fabriquer l'acier à partir des fontes phosphoreuses.

Revenons maintenant à nouveau au rapt du gisement houiller de 1871, alors que la France venait de mettre en évidence le bassin de Sarre et Moselle.

\* \* \*

Vers 1900, la Lorraine se trouvait donc pourvue d'un riche bassin de minerai de fer, d'un non moins riche bassin salicole avec chacun une industrie florissante. L'absence de bassin houiller proche était une grave question, surtout pour la sidérurgie. La France possédait bien des autres bassins houillers mais leur éloignement rendait prohibitif le prix du charbon et du coke. Le gisement le plus voisin était celui de la Sarre et celui de Lorraine annexée (\*).

Les usines sarroises, qui manquaient de minerai et en ont toujours manqué, recevaient de la minette française et renvoyaient en frêt du coke.

Afin de s'affranchir de cette tutelle et d'un prix de revient trop élevé pour le combustible venant des autres gisements français, les industriels lorrains songèrent à chercher si par hasard la houille ne se trouverait pas en Lorraine, à proximité du fer et du sel. En créant leurs propres mines, ils ne dépendaient plus d'exploitations houillères où ils ne participaient pas.

Plus favorisés du fait de la frontière de 1871, les industriels de Lorraine annexée pouvaient même s'assurer leurs mines de houille et, afin

---

(\*) Le charbon a perdu une grande partie de son importance économique ; dans tout examen historique il ne faut pas oublier l'évolution des aspects économiques. Dans la naissance de l'industrie moderne, le charbon a joué un rôle capital et il a été la base de l'édification des pays économiquement les plus avancés. Les problèmes charbonniers intéressaient aussi étroitement tout état que les problèmes d'énergie nucléaire ou des hydrocarbures de nos jours.

de diminuer leurs prix de revient, construisaient même des usines métallurgiques sur le gisement houiller : le circuit coke et minette avait un débouché à chaque extrémité, évitant les roulements de wagons à vide.

L'idée du prolongement lorrain du bassin carbonifère était en l'air mais encore fallait-il lui trouver une solution. En 1900, un éminent géologue français, BERGERON, étudiant les bassins houillers français, supposait que ceux-ci se prolongeaient souterrainement sur certaines directions idéales avec considérations scientifiques à l'appui.

Rapidement surgit l'idée de chercher en Lorraine le prolongement du bassin houiller de Sarrebruck : c'est ainsi que la houille a été découverte avant 1870, à Petite-Rosselle, à la Houve, et Carling. Dès 1854, l'ingénieur des Mines JACQUOT avançait une timide hypothèse géologique à ce propos.

Aussitôt l'annexion du département de la Moselle à l'Allemagne, géologues et industriels se soucièrent de la présence éventuelle de la houille en Meurthe-et-Moselle.

Le précurseur fut VIVENOT-LAMI, dont il faut souligner tout le mérite et l'enthousiasme, qui réunissait les capitaux et forait en 1886 près du village même de Ménil-Flin, entre Lunéville et Baccarat ; ceci après raisonnements géologiques. Malheureusement aucun résultat pratique n'était enregistré et le houiller productif pas même reconnu, malgré la profondeur. Le prolongement en Meurthe-et-Moselle n'aurait pas été découvert, pour le prolongement du bassin houiller de Sarrebrück, si VIVENOT-LAMI avait suivi les conseils de DE LESPINATS, dont il avait sollicité l'appui moral et financier. Ce dernier suggérait vivement un sondage près de Briey. Or, grâce aux sondages ultérieurs, surtout celui, pétrolier, d'Audun-le-Roman, exécutés ces années dernières, nous savons que le Carbonifère n'existe pas dans ce secteur. Un résultat négatif à Briey aurait peut-être découragé toutes les autres recherches (\*).

Les sociétés allemandes, de 1882 à 1902, ont réalisé de nombreux forages en Moselle, lesquels ont souvent rencontré des couches de bon charbon, dont la puissance est parfois de trois-quatre mètres. Ainsi, la houille était touchée à des profondeurs intéressantes (moins de 7-800 mètres), à Faulquemont, Hénilly, Boulay, Bouzonville, sur une ligne médiane

---

(\*) L'importance du problème du charbon, véritablement nationale, ne peut être comprise actuellement qu'en se remémorant les points suivants. Il y avait en 1900 une grave crise houillère par pénurie de production et réduction de la durée du travail (le rendement par mineur était faible à l'époque). La Meurthe-et-Moselle à elle seule représentait 10 % de la consommation française et importait les 3/5 de cette consommation. De 1900 à 1909 la Meurthe-et-Moselle importait 20 % de l'importation totale française.

à la direction Pont-à-Mousson - Briey, à moins de trente kilomètres de la frontière du département de Meurthe-et-Moselle.

On vit alors apparaître une personnalité énigmatique et déconcertante, un homme politique, Francis LAUR ; apprenant ces découvertes, ayant lu le mémoire fondamental de BERGERON, sur l'extension possible des bassins houillers de la France, il publia une série d'articles dans une revue très suivie, « L'Echo des Mines ». Du 1<sup>er</sup> novembre 1900 au 24 janvier 1901, il était essayé de démontrer l'existence possible, aux environs de Nancy et de Pont-à-Mousson, du prolongement du bassin houiller de Sarrebruck. En vérité, il ne semble pas qu'il y ait là des idées originales, seulement une tentative optimiste de réveiller l'opinion industrielle. Il est possible que l'auteur ait cherché à servir ses propres intérêts, ce qu'on ne saurait lui reprocher, puisqu'il tentait sans succès, quelques mois après, de lancer dans le public des actions pour des recherches de charbon en Meurthe-et-Moselle.

Camille CAVALLIER, administrateur des Fonderies de Pont-à-Mousson, saisissant l'importance de la découverte de la houille en Lorraine annexée quant au problème du prolongement en Meurthe-et-Moselle, demandait, en décembre 1900, à R. NICKÈS, alors professeur de géologie à la Faculté des Sciences de Nancy, d'étudier ce problème de la prolongation.

Un mois plus tard, en février 1901, les sociétés de Pont-à-Mousson, Micheville, de Saintignon et C<sup>ie</sup>, chargeaient en outre d'une étude analogue Marcel BERTRAND et BERGERON. Le groupe Pont-à-Mousson n'hésitait donc pas à consulter plusieurs augures scientifiques. Ces trois géologues admettaient la possibilité de toucher le terrain houiller. BERTRAND et BERGERON déclaraient la recherche de houille hasardée sans être déraisonnable. NICKÈS, se basant sur la timide hypothèse avancée en 1884 par JACQUOT, ingénieur au Corps des Mines, géologue praticien de valeur, développait cette idée démontrée jusque-là par aucune preuve scientifique, et formulait quelques conclusions. La présence des terrains renfermant habituellement la houille était incertaine pour R. NICKÈS ; la présence des couches de houille était franchement problématique ; mais se basant sur la théorie géologique pressentie par JACQUOT, il énonçait un certain nombre de régions où des sondages auraient le plus de chance d'avoir un résultat positif, à des profondeurs déjà importantes mais non prohibitives pour l'exploitation (au moins 800 mètres en moyenne). Une des régions citées était celle partant de Pont-à-Mousson vers un point situé un peu au nord de Nomeny, sur la Seille, contre la nouvelle frontière. NICKÈS plaçait sur cet axe d'ailleurs assez évident, même à l'époque, la continuation cachée du gisement de Sarre et Moselle.

Ces indications assez peu encourageantes, tenues secrètes jusqu'en 1902, refroidirent les enthousiasmes et engagèrent les industriels qui avaient demandé les rapports à remettre à plus tard ou à jamais les recherches qu'ils avaient envisagées.

A la même époque, LANTERNIER, architecte à Nancy, promoteur du sondage hydrothermal de Nancy-Thermal, qui avait de bonnes relations en Lorraine annexée, eut des renseignements directs sur les recherches positives dans cette contrée. Ayant la conviction que l'on devait arriver au même résultat en France, il fit partager son enthousiasme à Albert HINZELIN. On trouvait notamment en 1901 la houille aux sondages de Bambiderstorf et Hémilly ; le dernier point était à trente kilomètres de la frontière française, à petite distance du gisement connu en Moselle, mais suffisamment à l'ouest pour montrer qu'il avait plus d'extension que le pensaient les esprits pessimistes.

Les hésitations à forer peuvent sembler superflues vu les buts utilitaires poursuivis ; mais l'opinion commune ignore généralement le prix de revient énorme d'un sondage profond, même au début du siècle ; aussi, faire des recherches sans résultats probables ne se décide pas à la légère.

Après avoir pris avis de Georges ROLLAND, maître de forges, ingénieur au Corps des Mines, LANTERNIER et HINZELIN déposaient le 28 mars 1902 la première déclaration de recherches de houille en Meurthe-et-Moselle, près de la préfecture. Peu après, ils fondaient la société « La Seille », destinée à prospecter autour de Pont-à-Mousson. Dès avril 1902, cette société attaquait les travaux à Eply ; en vérité, le trépan n'y a attaqué le terrain que le 22 janvier 1903, le temps passé étant perdu à des tractations avec les foreurs. (Le sondage d'Eply fut cédé en 1914 à la société de Port-sur-Seille, au capital de 200 000 francs-or à l'époque ; celle-ci était une filiale de la Société Anonyme des Aciéries de France, dissoute en 1936.)

A la fin de 1902, la Société Industrielle de l'Est ayant jugé de l'intérêt énorme de la chose, demandait à VILLAIN, ingénieur au Corps des Mines, de faire une conférence sur les découvertes réalisées dans toute la Lorraine et la possibilité de trouver le fameux prolongement du gisement en Meurthe-et-Moselle. Et le 4 mars 1903, VILLAIN se prononçait favorablement sur ce problème, annonçant le terrain houiller à profondeur abordable, près de la frontière, vers Pont-à-Mousson.

Par leur véritable foi, alors que tout était encore incertain, deux industriels lorrains, DE LESPINATS et Camille CAVALLIER, surent donner à ces recherches une impulsion très vive qui devait les mener au succès. Le premier arrivait rapidement à convaincre les membres de la Société Industrielle de l'Est qu'elle remplirait sa mission d'intérêt général en

créant (obligation vu ses structures juridiques propres) une société nouvelle de recherches groupant toutes les industries intéressées. Tout de suite, quelques-uns des grands noms de l'industrie de l'époque : DE SAINTIGNON, CURICQUE, CAVALLIER, DREUX, et d'autres, adhérèrent à cette idée. Et, en novembre 1903, la Société Lorraine de Charbonnages et la société « La Seille », estimant toute concurrence néfaste, associaient leurs moyens et efforts en fusionnant (le capital initial de l'époque était de 825.000 francs-or). De leur côté, dans l'élan général, les Fonderies de Pont-à-Mousson, Aciéries de Micheville, MM. DE SAINTIGNON et C<sup>ie</sup>, abandonnèrent gracieusement, par la Société Industrielle de l'Est, les études géologiques faites par Marcel BERTRAND, BERGERON et NICKLÈS, sur le problème du prolongement du Carbonifère en Lorraine.

Le sondage d'Eply était le premier d'une série de dix-huit situés en Lorraine française au nord de Nancy, entre Pont-à-Mousson et la Seille.

Ultérieurement, huit autres étaient réalisés en Moselle, dans la partie annexée vis-à-vis des recherches françaises. Ces derniers travaux avaient demandé moins d'audace puisqu'ils étaient déduits des résultats positifs de Meurthe-et-Moselle.

La plupart des sondages de Meurthe-et-Moselle allaient jusqu'à 1.200 mètres de profondeur et au-delà. Celui de Pont-à-Mousson, alors le plus profond sondage de France, atteignait en 1904 presque 1.558 mètres de profondeur. Il coûtait à lui seul 300.000 francs, des francs or... Il est vrai qu'avant de le réaliser, on avait déjà des résultats positifs plus à l'Est, mais il aurait pu aussi bien être fait en pure perte, sinon du point de vue scientifique, du moins du point de vue industriel !

C'est à Eply, en juillet 1904, que la houille était découverte pour la première fois en Lorraine ; neuf couches étaient traversées dont quatre de plus de un mètre de puissance verticale (toutes les couches des divers forages sont fortement inclinées et donc recoupées obliquement par les travaux (toit du carbonifère à 659 m.).

Aussitôt après Eply, le sondage de Lesménils touchait le toit du houiller le 23 août 1904, à 776 mètres de profondeur. Le sondage d'Eply était arrêté seulement le 11 novembre 1906 à 1.505 m. 50, ce qui montre la lenteur des moyens de forage de l'époque.

Rapidement, on dut constater que F. LAUR jouait un rôle de dissident, ce qu'il confirmait par des créations de sociétés industrielles concurrentes, après avoir quelque peu cavalièrement pris des positions près des autorités préfectorales sans aucun pouvoir du comité de direction des sociétés lorraines (d'où réaction de leur comité de direction près du préfet). Ces prises de position d'inventeur pouvaient jeter le doute, momentanément, sur les inventeurs réels du gisement. D'ailleurs, des années durant, LAUR ne cessa de revendiquer les droits d'inventeur sur le prolon-

gement du gisement tout entier ; jamais il ne put faire prendre cette thèse au sérieux, ses titres étant des considérations de publiciste et non des forages avec constatations officielles selon la législation ; comme l'Administration elle-même le faisait remarquer, il y avait déjà eu des timides considérations géologiques antérieures et leurs auteurs avaient autant de titres scientifiques que F. LAUR sur le sujet.

Quoi qu'il en soit, l'histoire des recherches de houille en Meurthe-et-Moselle au début du siècle fut littéralement empoisonnée par l'action de F. LAUR, devenu le frère ennemi des autres chercheurs, amenés rapidement à l'exclure. On ne peut pas ne pas signaler qu'il avait prétendu avoir identifié la présence de l'or, à teneurs étonnantes, dans les grès de l'un des forages qu'il avait réussi à faire démarrer. On conçoit les jeux de mot de l'époque sur Francis LAUR et l'or en Lorraine. Le jugement reste à faire sur cette étrange personnalité doublée d'un homme politique bien introduit, qui avait au moins le mérite du dynamisme allié à une foi fanatique.

A Atton, vers Pont-à-Mousson, cinq couches de 0 m. 60 à 0 m. 85 étaient découvertes, un autre forage touchait le houiller à Lesménils, un autre encore à Pont-à-Mousson même, on l'a vu, sous l'usine : ici les couches susceptibles de renfermer la houille étaient à 789 mètres de profondeur, la première couche de 0 m. 70 à 819 mètres, la seconde à

---

(\*) A propos des recherches géologiques du gisement houiller sous les terrains triasiques et jurassiques en Lorraine, NICKLÉS et JOLY mirent sur pied une curieuse théorie qui ne peut pas résister à l'examen des connaissances actuelles. Elle servit à rechercher avec des airs de conspirateurs les moindres dômes anticlinaux dans les terrains secondaires lorrains. Selon cette théorie du rejeu des plissements, c'était là que l'on avait le plus de chance de retrouver le Carbonifère. On peut dire qu'une théorie fautive a eu un rôle constructif dans la recherche minière. J'aurai à revenir en détail sur cet étrange aspect des connaissances géologiques en Lorraine, dans leur évolution historique.

La réalité de mouvements post-carbonifères n'est pas discutable ; pas plus que les affaissements du fond des mers jurassiques ou triasiques. Ce qui est inconcevable c'est de vouloir faire coïncider la présence du Carbonifère avec les seuls dômes décelés : on gagnait tout au plus une faible puissance de morts-terrains si les dômes ont effectivement rejoué pendant le Jurassique, ce qui n'est pas négligeable. En réalité le problème se posait purement et simplement d'explorer un bande assez large, d'orientation inconnue, où partout dans laquelle le prolongement du bassin de Sarrebrück se trouvait inscrit. On a d'ailleurs vu certains de ces dômes moins riches en couches de houille que d'autres points, chose parfaitement concevable et en quelque sorte normale ; surtout, on a vu une des plus brillantes infirmations de cette théorie où les levers de surfaces auraient donné le rôle capital et unique aux géologues les ayant faits, dans la région vosgienne. A Gironcourt, la présence de houille n'est pas liée à un dôme et sa brutale disparition à l'Est est liée à la bordure probablement faillée du Carbonifère, en profondeur, avec style totalement différent du Trias et Jurassique.

Le sondage d'Aulnois est encore plus écrasant comme élément infirmant la théorie des dômes guides : implanté sur un dôme préalablement étudié dans le Jurassique inférieur, l'outil ne trouvait même pas de Carbonifère sous les grès du Trias, mais les terrains cristallins, attribués à une très discutable nappe de charriage déjà imaginée à Gironcourt par BERGERON et évidemment Henri TERMIER grand partisan des nappes généralisées.

1.140 mètres, la quatrième, une belle couche de 1 m. 02 à 1.282 m. 40. La première est à une profondeur qui n'est pas encore prohibitive pour l'exploitation. Je n'énumérerai pas toutes ces recherches ni leurs résultats. A la veille de 1914, il était démontré l'existence d'un gisement houiller partant de la Seille jusque Pont-à-Mousson, sur une vingtaine de kilomètres de long et dix de large. Ce n'était pas tout de trouver de la houille ; avait-elle un intérêt industriel ? Les analyses l'ont démontré. Ce qui confirmait les déductions géologiques car on avait établi que les couches touchées appartenaient à certains niveaux du bassin sarrois (Charbons inférieurs de Sarrebruck, et il n'est pas question de qualité mais de niveau.) Ainsi à Eply, on avait les charbons gras et à Abaucourt les flambants ; or, ce sont les meilleurs de tout le gisement sarrois.

Toute cette zone était aussitôt demandée en concession. Des sociétés de recherches concurrentes avaient d'ailleurs fini par se grouper et s'entendre quant à leurs buts communs. Mais les formalités administratives étaient telles qu'en 1914 les concessions n'étaient pas octroyées.

Du côté allemand attenant à la Seille, on l'a vu plus haut, des recherches se faisaient fièvreusement. Mais selon la législation minière allemande dont on a déjà vu les défauts, elles perdaient une partie de leur intérêt. Tous les travaux faits de 1898 à 1914 sont en effet le plus souvent superficiels, ils touchaient une couche et celle-ci à peine reconnue, on remballait le matériel de forage sans songer à profiter des profondeurs déjà réalisées pour pousser un peu les travaux et reconnaître toutes les couches de combustibles possibles.

Néanmoins, en continuité avec le gisement de Pont-à-Mousson - Eply, le houiller productif était reconnu vers Solgne et Achatel, au pied de la côte de Delme. Il ne restait qu'une zone profonde inconnue, située vers Remilly, sur la Nied, d'ailleurs toujours pas prospectée ; ceci est dû à ce qu'on suppose le houiller très profond dans cette zone (\*).

Cette découverte était une des plus sensationnelles en France depuis celle du gisement de la minette ; elle était d'autant plus remarquable qu'elle était basée uniquement sur des déductions scientifiques dans une région profonde totalement inconnue. C'est un exemple typique toujours cité dans les annales de la géologie appliquée.

L'enthousiasme fut tel que d'autres recherches se firent en d'autres points de Lorraine.

---

(\*) A Allémont, Buchy, Solgne, non loin de la Seille et de la frontière, des sondages touchaient le Carbonifère ; l'industrie de Lorraine allemande, avec la Société de Rombas, prospectait ce secteur.

La Société internationale des Mines de houille de Saint-Avold, fonçait son siège de Folschwiller en janvier 1909. Trois sondages avaient confirmé l'existence dans ce secteur, des charbons gras exploités entre Merlebach et L'Hôpital. De 696,25 m à 861,20 m, 19 couches de houille étaient coupées dont 15 exploitables. Rien d'aussi riche n'existait dans la partie en Meurthe-et-Moselle.

Le sondage de Gironcourt était né dans l'esprit des gérants du Syndicat Vosgien de Recherches minières à la suite des recherches en Lorraine allemande et française, vu la continuité possible du carbonifère sur le raisonnement géologique, en bordure des Vosges. Les promoteurs voulaient rechercher, à juste titre, la limite SE du grand syndical hercynien. (Notons qu'en 1909, dans une note à l'Académie des Sciences, R. NICKLES reconnaît considérer « tout le géo-syndical comme devant renfermer du houiller dans sa profondeur », et « son opinion à ce sujet n'a jamais varié ». On se demande alors quelle pouvait être l'importance de ces fameux dômes localisés dans le Trias et Jurassique, guides impératifs des recherches selon la théorie). Un jeune géologue F. NOEL étudiait la région de Gironcourt.

Les verreries de Gironcourt, exploitant le sable du Rhétien et les mauvais charbons du gîte keupérien (« Grés à Roseaux ), aux portes de l'usine, et recevant le carbonate de soude du bassin salifère peu éloigné, étaient évidemment très intéressées par le combustible et prenaient une grande part dans les recherches.

Les études géologiques, décisions, conclusions, sont antérieures aux résultats du sondage de Mont-sur-Meurthe qui avait touché la bordure du syndical en direction des Vosges, d'ailleurs sur un des fameux dômes triasiques.

La découverte de 1908 à Gironcourt eut évidemment un grand retentissement dans les milieux industriels en attirant l'attention sur d'autres régions lorraines et de l'Est de la France, hors des vues polarisées qui avaient prévalu jusque là. Le Syndicat vosgien faisait une recherche négative à Aulois, 12 km au SE de Gironcourt, hors du biseau d'extension du Carbonifère. De son côté, la Sté des Etablissements de Gemmelaincourt-Gironcourt, qui avait la concession de houille triasique, faisait dans son domaine minier un ouvrage profond, à St-Menge, à 2,400 km au SE de Gironcourt, pour se trouver déjà hors de la limite d'extension du biseau Carbonifère sur le socle cristallin. Des observations de détail du socle et ces irrégularités firent ébaucher une discutable théorie des nappes de charriage dans le sous-sol vosgien.

D'autres groupes foraient à 62 km au S.O. de Gironcourt, à Foulain (Haute-Marne), à 105 km de Gironcourt et 43 km de Foulain, à Brion-sur-Ource (Côte-d'Or), sans succès pour l'extension du Carbonifère même sans charbon. Ceci pour vérifier l'existence d'un pli hercynien joignant les Vosges au Massif central. Enfin, à Jevoncourt, en 1911, entre Mont-sur-Meurthe et Gironcourt (23 km des points), un ouvrage ne donnait pas de résultat positif. Nous savons d'ailleurs depuis les sondages pétroliers d'il y a une dizaine d'années, dans la région entre Vézelize et Mirecourt, que le Carbonifère vraisemblablement présent est recoupé par des cheminées volcaniques rhyolithiques permienes.

Un peu au Nord de Gironcourt, un forage touchait le Carbonifère, à Morelmaison, rapidement enfoncé par rapport à Gironcourt ; et une recherche audacieuse tout près de Contrexéville donnait à faible profondeur (326 m), le socle cristallin, sans Carbonifère.

Près de Verdun un sondage s'arrêtait bien avant le niveau présumé du houiller déjà à grande profondeur. Il a fallu un demi-siècle pour voir le forage de Vacherauville un peu plus au Nord, à objectif pétrolier, nous montrer que le Permien reposait directement sur le Dévonien dans ces régions. Un second près de Moyeuivre, au Nord-Est de Briey, dans la vallée du Conroy \*, démontrait l'absence de terrains houillers. Un autre à Longwy, aux résultats encore discutés n'aurait pas atteint le niveau théorique du houiller mais a touché le substratum devonien de ce dernier. Plus au sud, à Mont-sur-Meurthe, le houiller était touché en 1907, avec des filets inexploitable. Son intérêt était néanmoins de rendre vraisemblable l'extension des couches susceptibles de renfermer la houille de Pont-à-Mousson à Mont-sur-Meurthe, avec des zones probables de stérilité et d'enfoncements successifs. Cette zone passant sous Nancy n'a jamais été prospectée. L'extension en profondeur peut-être prohibitive, à l'Est du bassin de Sarre-et-Moselle était aussi rendue possible de ce fait, en direction de la ligne Nancy-Sarreguemines. A grande profondeur, le forage pétrolier de Morhange montrait l'existence de carbonifère avec belles couches de houille dans cette vaste étendue, il y a une dizaine d'années \*\*.

La Lorraine devenait donc ainsi une terre privilégiée où combustible, minerais de fer, sel, pouvaient alimenter une industrie gigantesque \*\*\*.

---

(\*) Une inscription sur l'orifice de sondage au débit maintenant anémique glorifie industriels et géologues l'ayant suivi, en tant qu'inventeurs d'une source thermo-minérale ; en vérité l'eau a été trouvée accidentellement et serait une gêne pour un fonçage de puits minier.

(\*\*) A partir de 1953, on devait trouver, bien loin vers l'Ouest, le prolongement du bassin carbonifère sarro-lorrain ; d'abord à Royaumeix au Nord de Toul, ou conformément à mes prévisions géologiques écrites, un forage pétrolier trouvait un biseau de Stéphanien ; puis bien plus tard, en plusieurs points dans la Meuse, vers le Mont-Sec - Saint-Mihiel. De belles couches de houille étaient parfois recoupées. Les profondeurs enlèvent tout intérêt minier. On ignore toujours la limite la plus à l'Ouest du Houiller au-delà de la rivière Meuse.

(\*\*\*) On imagine mal maintenant le formidable problème économique-politique posé par les éventuelles concessions de charbon en Lorraine. Malgré les avis favorables et démarches répétées de l'Administration des mines proposant 2 concessions en 1907 et 1908, le pouvoir politique refusait de laisser le ministre signer les décrets de concessions. Une tendance générale à la nationalisation prévalait dans l'opinion publique ; mais le gouvernement se déclarait incapable de trouver et investir 25 millions de francs-or, pour créer un siège en 12 ans sur une concession domaniale ; les industries privées l'acceptaient avec tous les risques techniques. La question des charbonnages lorrains revenait constamment au Parlement ; chaque fois que la solution était en vue (obligation de créer des hôpitaux, participation éventuelle aux bénéfices, etc.), de nouveaux obstacles parlementaires surgissaient. En 1914 rien n'était résolu ; puis les temps n'étaient plus avec les problèmes d'approvisionnement aussi aigus, après 4 années d'autres soucis, militaires. Et la Sarre alimentait ensuite la Lorraine.

La guerre de 1914 arrêta tous les efforts. Fort heureusement, la région non concédée du nouveau bassin houiller, n'était pas encore mise en exploitation de ce fait. Devenant zone des opérations, elle aurait vu toutes ses installations minières détruites ou gravement endommagées.

Après 1918, le retour de la Moselle à la France rendait à l'industrie lourde outre une partie de son bassin métallurgique et une partie de son bassin salicole, la fraction mise en exploitation de son gîte houiller.

Les efforts se portèrent sur le bassin de Sarre-et-Moselle pour l'exploitation de la houille ; de nouvelles mines furent créées. De plus le statut de la Sarre rendait moins urgente la mise en exploitation du gisement de Meurthe-et-Moselle. Un gisement inexploité ne se déprécie pas et dans ces conditions, nous gardions des réserves nationales.

La question administrative de la mise en concession du bassin houiller de Meurthe-et-Moselle ne s'était toujours pas trouvée réglée entre les deux guerres mondiales. La nationalisation des houillères a simplifié la question, la Société des charbonnages lorrains est dissoute.

\*

\* \*

Si nous voulions nous borner à l'examen de l'influence des frontières sur la reconnaissance des gisements minéraux lorrains, nous devrions nous arrêter ici. En effet, la guerre de 39-40 et la libération n'ont eu aucune influence sur des nouvelles prospections.

Mais des détails connexes ne peuvent être passés sous silence.

En 1918, après l'investissement immédiat de notre bassin métallurgique et minier, la guerre, en définitive, se terminait par un match nul pour les richesses minérales du Nord-Est ; l'Allemagne devait, sinon calmer, du moins dissimuler ses appétits d'annexion.

En 1940, c'était le retour aux traditions germaniques en ce qui concerne la Lorraine. La remise en vigueur de la situation de 1871-1914 n'était qu'un prélude à des vues plus ambitieuses. Les grandes lignes en étaient tracées et ont été rendues publiques.

L'amputation totale à la France de ses richesses minières et industrielles de l'Est était décidée. Et afin de ne rien négliger, et d'éviter les erreurs passées, la zone incorporée au Grand Reich était largement étendue. On connaît les intentions du Gauleiter pour la Lorraine annexée Josef Bürckel qui, d'accord avec son « Führer », réclamait l'absorption de toute la Meurthe-et-Moselle, de la Meuse avec Verdun (le gisement de minette se continue en partie sous ce département). Pour d'autres raisons que les raisons industrielles, la bienveillance allemande envisagerait d'annexer

aussi la Bourgogne et la... Suisse alémanique. Ces vues étaient si bien orthodoxes que Bürckel était nommé tyran de la Lorraine par son Führer, dès le 8 août 1940.

L'annexion comblait de joie l'industrie allemande. Mais l'enthousiasme patriotique ne faisait pas perdre de vue les intérêts privés. Et une sordide lutte se déroulait sur les morceaux pantelants de la Lorraine annexée d'office ; mais le dernier mot revenait comme de juste aux grands dignitaires ; Hermann Goering se taillait la part du lion, englobant dans ses biens propres les plus belles usines de Moselle.

Hermann Roechling, un des porte-paroles de l'industrie sarroise et admirable serviteur de ses propres intérêts, évincé, recevait des charges honorifiques de contrôle sur les mines de fer enlevées. Mais le gisement lorrain tout entier l'obsédait et sa gourmandise patriotique (et personnelle) éclate quand le futur accusé de Nüremberg (en tant que criminel de guerre) déclarait au Führer : « J'ai constaté par de multiples forages l'extension des gisements de charbon au-delà de la région de Saint-Avold et Faulquemont avec le résultat qu'au temps des Français deux puits seulement y ont été ouverts. Un de ces puits est le seul en Lorraine à être exploité jusque dans les derniers temps et à pouvoir reprendre l'exploitation dans un proche avenir »...

Les reproches d'incapacité de gérer nos richesses est net et les buts allemands justifiés.

Chose importante, ce n'était pas là opinions isolées mais reflet des idées générales. La mise en valeur des gisements était décidée avec expulsion non seulement des réfractaires à l'idéal « Kulturel » mais de la plus grande partie des Lorrains. En compensation des apports sains de population étaient décidés, appuyés par une main-d'œuvre d'autant plus intéressante qu'elle était constituée de « volontaires » amenés de l'Est européen. La méthode appuyée par les fours crématoires commençait à être appliquée non seulement en Moselle mais en Lorraine française, dans les mines requises (\*).

L'intérêt des Allemands pour les richesses lorraines était tel que tous ceux qui bon gré mal gré ont conversé avec des occupants : industriels ou géologues allemands ont entendu leur indignation. Elle s'exprimait sur le fait du soi-disant gaspillage de notre gisement de minette, de son manque de mise en exploitation et de la négligence quant au gisement houiller.

Les activités des services géologiques allemands, dont un détachement a séjourné longtemps à Nancy, n'étaient d'ailleurs pas tournées uniquement

---

(\*) La commune de Thil, en Meurthe-et-Moselle, a le lugubre privilège de conserver dans un vallon désolé à souhait un de ces monstrueux fours crématoires, en témoignage devant l'Histoire.

vers des buts de géologie militaire. Le célèbre esprit méthodique allemand s'intéressait aussi à des problèmes d'intérêt moins immédiat pour la guerre.

Il a fallu une crise économique dans l'industrie lorraine pour enfin rendre conscients un certain nombre de Lorrains, sur la richesse trop souvent sinon méconnue, du moins mésestimée, de notre province.

Eternel bastion vers l'Europe centrale, elle a été longtemps un objet de convoitise. Aucun esprit d'animosité ne préside à cette constatation. C'est le découlement d'un fait naturel. Les frontières tranchent arbitrairement des régions industrielles qui se complètent économiquement. Le problème sarrois, comme le problème lorrain en ont été un continuel aspect depuis l'essor de la grande industrie moderne. D'autres facteurs aggravaient aussi la situation, essentiellement stratégiques. Le fait majeur a donc été que l'Allemagne manque de minerai de fer et en manquera probablement en permanence en l'absence d'importations probables. Ce n'est pas la découverte de gisements énormes mais de médiocre qualité en Allemagne du Nord qui a résolu le problème. Leur profondeur, pauvreté et éloignement des gisements houillers et des usines de la Sarre-Rhénanie sont l'obstacle. Les importations massives contemporaines de minerais d'Outre-mers ont ôté presque tout intérêt allemand au gisement lorrain.

Ainsi par delà les régimes et les hommes, il y a toujours eu des menaces sur la Lorraine. Puissent les Lorrains ne pas l'oublier. Prosaïquement, c'est l'évolution radicale des impératifs économiques de base qui a favorisé la réconciliation franco-allemande. C'est peut-être enfin l'assurance d'une stabilité des frontières ceinturant des trésors naturels.

Puisse-t-il aussi ne pas être nécessaire que des arrachements successifs de territoire soient la cause majeure de nouvelles prospections en France en vue de la découverte de richesses minérales.

Un esprit nouveau de recherches plus systématiques s'est levé en France après la Libération, heureusement, pour y diriger les prospections, que ce soit pour la houille, le fer ou d'autres substances utiles et surtout les hydrocarbures.

Cependant, ces années dernières, un brusque revirement concernant tous les pays européens les a conduits à abandonner la prospection et à ralentir l'exploitation de leurs richesses naturelles. Tous s'orientent vers les gisements des pays neufs d'outre-mer, à cause d'impératifs économiques.

Nul ne peut absolument prévoir l'avenir, d'infimes variations de facteurs économiques pouvant remettre bien des problèmes en cause. Pause ou déclin du destin minier de la Lorraine ? Nul ne peut l'affirmer.

Il est cependant douteux, vu le développement industriel ininterrompu de notre province, même si les pays et les civilisations passent, que la Lorraine soit amenée à renier définitivement son prestigieux passé minier, base d'une industrie nationale de premier plan.